Thématique maritime et variations transtextuelles sur le motif de la tempête en mer dans les lettres basques des XVI - XVIIIe siècles
Aurélie Arcocha-Scarcia

To cite this version:
Aurélie Arcocha-Scarcia. Thématique maritime et variations transtextuelles sur le motif de la tempête en mer dans les lettres basques des XVI - XVIIIe siècles. pp.7-35. artxibo-00080356

HAL Id: artxibo-00080356
https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00080356
Submitted on 16 Jun 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.
Thématique maritime et variations transtextuelles sur le motif de la tempête en mer dans les lettres basques des XVI - XVIIIe siècles.

A. Arcocha-Scarcia
Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3
Centre de Recherche IKER-UMR 5478

Goazen eta pasa detsagun
Tromenta harrigarriak
Berzte munduak biltatzagun
Ela isaso berriak
Allons et franchissons
les effrayantes tempêtes;
cherchons d’autres mondes
et de nouvelles mers
Bernard GASTELUÇAR
(1686)

Le présent travail se situe dans le cadre plus général de travaux critiques portant sur des textes littéraires d’expression basque, travaux que j’ai initiés voilà plus de 20 ans, par la soutenance (1990) et la publication (1993) d’une thèse portant sur le poète Gabriel Aresti (Bilbao 1933-1975), et que j’ai poursuivis au travers de nombreux articles, sur divers textes¹. L’axe privilégié ici sera celui de
l’imagerie maritime, et le corpus choisi, celui formé par les rares textes littéraires en basque des XVI et XVIIIe siècles.

La réflexion adoptera la forme d’un triptyque : 1) débusquage du thème maritime dans des textes allant du XVIe au XVIIIe siècle ; 2) ciblage d’un motif précis, celui de la tempête en mer ; 3) étude plus détaillée de trois textes illustrant ledit motif. Il est évidemment nécessaire de placer une telle étude au sein d’études comparatistes générales axées sur la thématique maritime, traditionnelle en Europe occidentale depuis l’Antiquité.

I Le thème de la mer dans les textes littéraires en basque des XVI - XVIIIe siècles :

Force est de constater que les textes en basque de l’époque choisi ne parlent que rarement du monde maritime. Nous avons le plus souvent affaire à de rares fragments apparaissant ça et là dans une œuvre donnée. Ainsi en est-il chez le navarrais Axular qui y revient un peu moins d’une dizaine de fois dans Guero... [Ensuite... ] (1643).

11 : le reflet d'une réalité

Certes, l’image de la mer pourrait aisément être mise en relation avec une réalité qui a pu inter commuter de nombreux habitants mais Axular ne fait qu’une allusion voilée à l’émigration des Basques de son temps :

Guicon batec, bere herritic campora Indietara edo bertce leccu vrren batetara partitan denean, eta oraingo bere herrico aguerrian, comarquetau eta terminalan denean, maiz behatzen du guibeñt, bere herrico mendietarat. Baïnha aitzina iraganez guero, bere herria eta hiriko lurraz vistikad galdez guero, itzulcan da bertce alderan, ioan behar duen eta dohan leccu hartzat : eta han ahdiz, bere beguiac, eta gogoa ere ibententu. (chap. VIII, § 2 : 107). Quand un homme quitte son pays pour les Indes ou pour un autre endroit lointain, et qu’il se trouve encore dans le périmètre, les parages, les limites de ce même pays, il regarde souvent en arrière, vers les montagnes de son pays. Mais après s’être avancé, après avoir perdu de vue son pays et les terres de son pays, il se tourne de l’autre côté, en direction du lieu où il se dirige, du lieu où il va : et c’est là qu’il pose ses yeux et aussi son esprit. 2

Le paysage poétique qui sert de fond à la lyrique amoureuse du poète et historien Oihenart n’est pas maritime. Il faut aller en chercher de brèves références dans Notitia Utriusque Vasconiae, tum Ibericae, tum Aquitanicae... (Oihenart, 1638 ; 1656), ouvrage sur l’histoire des deux Vasconies, l’Ibéricane et la Cantabrique, écrite en latin.

Materre (Dontrina Cristiana, 1617) et Bernad Gasteluçar (Eguia Catholicac, 1686)3 apportent, quant à eux, de précieuses indications sur l’usage de la lecture chez les marins basques (Oyarzagüe 1999). Par ailleurs, un ouvrage technique comme Jraso Navigacione coa..., De la navigation maritime... (1677)4 de Pierre Detcheverry « dit Dorre » (A. Arcoba-Sarcia 2000), donne quelques informations sur les usages des marins qui ne figurent pas sur le texte de Martin de Hoyarsabal.

Pour rester dans le corpus des textes non littéraires, citons encore la traduction en basque d’un fragment de l’Atlas de Mercator5 due à Joannes Etcheberri de Sarca6.

---


3 E. Materre Marinelec (1617) : Nola eguin behar dinzuen bere othioiaca isasaoan dabilcan demboran. - De quelle manière les marins doivent dire leurs prières pendant qu’ils sont en mer, ainsi que Isasoaan tormenta aitchachten denean erran behar diren Oracinoa. [Les oraisons qu’il convient de dire quand la tempête se lève en mer, in Dontrina Christiana – La Doctrine Chrétienne]

B. Gasteluçar (1686) : Cf en particulier le chapitre Harriiz konditionetako presunenatza (Martineia, Arranzalea...) [Pour les autres personnes des diverses conditions (le Marin, le Pêcheur...) in Eguia catholicac salvamendi eternalaren eguzkeko eazioz dioinetc - [Les vérités catholiques qui sont nécessaires pour assurer le salut éternel. Je ne connais le texte que d’après l’édition de Lino Akesolo qui n’a pas respecté l’orthographe d’origine (Euskaltzaindia, 1983).


5 Biscaye est un quartier d’Espagne costoyant la mer oceane vers l’occident prés le Beam ; le Ciel y est fort doux et tempéré a cause qu’estant toute enourtee de montagnes, elle n’est incommodee, ni par le grand froid, ni brulée par les ardeurs du Soleil : elle est chargée d’arbres propres a bair Navires, abonde en animaux terrestres, maritimes, et volatiles, comme aussi en toutes sortes de fruits, excepté de vin : il s’y fait grand trafic, a cause des marchandises qui y viennent de France, Angleterre, Pays bas (...). Cf. Atlas sive cosmographicae
Joannes Etcheberri de Ciboure (1627), sur lequel nous reviendrons ultérieurement, est certainement l'auteur qui accorde le plus de place à la mer dans les lettres basques du XVIIe siècle. Citons, à titre d'exemple, deux des trois textes sur la chasse à la baleine (Manual Debotonezcoa 1627)°:

Balea çaheetçat.
O Iaun Tobias gaztea nanguarda,  
Guarkariçat bikadakuri Aránchezu Saingua.
Eta costara arraïa erakharraraçia.
Haren hillitxeko egüten ciñoela gratia.
Guri ere ekhartxu hirbillera Balea,
Segurquiago armaren landatxeko colpe.
Biçiaren gañc dugu hirriscatzen biçia,
Arren [e]guiguçu haren guelditxeko gratia.
Pour les baleiniers.
Ô Seigneur qui avez bien protégé le jeune Tobie,
En lui envoyant comme gardien le Saint Archange,
Et qui avez attiré le poisson vers la côte
En lui faisant la grâce qu'il soit tué.
Amenez la baleine auprès de nous aussi
Afin que nous la frappions plus sûrement de notre arme,
Pour vivre, nous risquons notre vie,
Faites-nous la grâce de l'immobiliser [la baleine].

Balea colpatu eta.
Iauna gueure arte baño guëhiago [ç]ureaz,
Balea cañrutu dugu arpoñaren colpeaz.
Arren bada egiguçu (Iaun puchanta) gratia,
Sarrí guelditxeko arrea Isassoko handia.
Gutarie garabie cañrutu gabe bere indarraz,
Segadezan dibillala buzitan edo bulharraz.
Eio chalupa irauli gabe guillaz gañera,
Eio berequin eraman gabe vrint behera.
Arren beguira gañitxatu gaît hauc guzitxaric,
Esquerra dieçaçuguñ iñçul lehorre [fr]aric.
Irabacía da handi, perilla ere handia,
Beguira dieçaçuguñ principalqui biçià. (J. Etcheberri, 1627)
Après avoir blessé la baleine,
Seigneur, plus par votre art que par le nôtre,
Nous avons blessé la baleine d’un coup de harpon.
Faites donc (Seigneur tout puissant),
Que bientôt nous immobilisions le grand poisson de la mer,

meditationes de fabrica mundi et fabricati figura (1583) de Gerard Kremer dit Mercator (1512-1594), mathématicien et géographe flamand.
° J. Etcheberri de Sare, docteur en médecine, parvient à faire imprimer de son vivant à Bayonne chez M. Roquemore, une plaquette intitulée Lau-Ordiri gomendozco carka edo gutuna, • [Lettre ou missive de recommandation au Labourd], parue en 1718. J. de Urquiño éditera en 1906 la version en basque (Etcheberri avait rédigé une version bilingue basque/latin), des textes inédits d'Etcheberri ainsi qu'une nouvelle édition de la plaquette de 1718.
°° Cf. § IX de Isassoko bitxetxoko oihotzen araldea [Série de prières pour les voyages en mer] in Manual Devotionezcoa 1627.
Sans qu’il ne blesse aucun de nous,
Tandis que, prisonnier dans les cordes, il remue avec force sa queue et ses flancs.
Ou sans qu’il ne renverse la chaloupe qu’elle au ciel,
Ni qu’il ne l’entraîne avec lui au fond des eaux.
Protégez-nous de tous ces maux,
Afin que, revenus à terre, nous vous remercions.
Grand est le gain, grand également est le péril,
Par dessus tout, préservez-nous la vie.

I 2. Transversalités transtextuelles :


Joannes Etcheberri de Sare se situe d’emblée dans une démarche intertextuelle (Genette, 1982) en convoquant des auteurs canoniques8 comme Isidore de Séville9, Solin10, Aristote ou Plinie et la Bible par le truchement d’une citation en latin tirée du Psaume 14 du Livre de la Sagesse :

Ecen Isidoro Sajnduac, et Solinoc erraiten dute ; Perla – machcorrec bere arteco çaharrera aitcindariçat, eta guidariçat hautateen dutela : halaco guïaz non tropa et aralde baccorchac baiu bere aitcindaria capitaina, eta buraçgauia ceinari guzïac jarraiquiten batiaçizco, eta baldin fortunaz aitcindari haren ganic apartatzen, eta errebatezen badira, dohaca bequï galdhaua guelditeen àirela.


8 Joannes Etcheberri de Sare utilise des collections de sentences (Gidor Bilbao, 2006).
10 Julius Solinus, auteur de Collectanea rerum memorabilium (vers 200 apr. J.-C.), abrégé de l’*Histoire naturelle* de Plinie et de la *Géographie* de Pomponius Mela.
11 Soit, en français : *Mais c’est ta Providence, ô Père qui le pilote.* (Bible de Jérusalem, Psaume 14, 4). Le passage est restitué ci-dessous dans son entier :

Tel aurel qui prend la mer pour traverser les flots farouches,
Invoque à grands cris un bois plus fragile que le baize qui le porte.
Car ce bateau c’est la soif du gain qui l’a conçu.
C’est la sagesse artisane qui l’a construit : 
*Mais c’est ta Providence, ô Père qui le pilote.*
Car tu as mis un chemin juste dans la mer.
Et dans les flots un sentier assuré.
Première que tu peux saurer de tout.
14 v. 3. Aita çure prouindencia miragari eternitatecoac (sic). Car saint Isidore, et Solin
disent que les coquillages à perles choisissent pour dirigeant et pour guide le plus âgé
d’entre eux : de telle manière que chaque troupe, et chaque groupe possède son chef
capitaine, et son commandant que tous suivent, et que si, par fortune, ils s’écarter et
t’eloignent dudit dirigeant, malheureusement ils restent perdus.
De la même manière Aristote dit également, que les petits des dauphins vont par bande et
par groupe ; Mais Pline dit que jamais il ne leur manque un ancien pour guide : on raconte
aussi que la baleine perd sa vision parce que la graisse obstrue ses yeux, et qu’alors un
autre poisson la guide comme s’il la conduisait par la main (sic) 12. Qui a donc bien pu
enseigner ainsi aux poissons des profondeurs marines ? Tua autem Pater Providentia
D’Etcheberri)

Joannes Etcheberri de Sare évoque ici un lieu où se manifeste l’ordre divin (Psaume 104-25)
en harmonie avec une vision aristotélicienne, hiérarchisée, du cosmos.

Un nouveau paramètre, celui de l’abîme marin, servira également à stigmatiser le péripil
qui constitue la femme dans la voie du salut de l’âme 13. Le coût, « péché de chair » (haragiaren beccatau)
or « péché commis avec les femmes » (emazetetako beccata), aura ainsi sa place dans un espace
métaphorique inférieur où abysses et Enfer se rejoignent :

Eta itsu hondar gabe hunetan sartern naicela, ezan vste dela eztaquienk gure
arimaren etsaiak direla hirur.
Mundua, Deabria, eta haragua. Eta hirur hautsak gaixoena. pentosera. eta
barrencorrerena dela haragua, (Chap. XXXI, 339-340). Et tandis que je rentre dans
cette mer sans fond, je pense que nul n’ignore que les dangers de l’âme sont triples :
le Monde, le diable et la chair. Et que le plus néfaste des trois, le plus périlleux, et le
plus profond des trois est celui de la chair.

Nous sommes proches désormais de l’identification, mer - femme - Enfer présente aussi bien
dans des proverbes basques tels que Andrea, sua, ia yasoa, guztiz da guextoa [La femme, le feu, et la
mer sont très mauvais], 14 que dans le Tableau de l’inconstance des mauvais anges et démons (1612) de
Pierre de Lancre 15.

---
12 Pour traduire l’expression escutic balerama beçala [comme s’il la conduisait par la main], nous nous trouvons
face à un problème d’ordre sémantique. S’agissant de poissons et non d’êtres humains, la traduction littérale de
la comparaison n’est pas possible. On pourrait la contourner en omettant la comparaison mais l’image ne serait
plus aussi parlante. Il est d’autre part évident que les deux « poissons », à l’image des autres êtres qui peuplent
les fonds des mers mentionnés dans le récit, sont ici perçus également sous l’angle anthropomorphique. Le
poisson qui conduit la baleine est également une nouvelle version du schéma narratif de l’aveugle guidé par le
clairvoyant (cf. Édipe et Antigone), avec des mains / ingoires qui empêchent que l’aveugle ne se perde dans
les ténèbres.
13 Le récepteur supposé du Guero est masculin et le propos nettement misogynie : la femme est un être dangereux
qui ne peut que mener l’homme à sa perte.
15 Refrains y sentencias 1596.

P. de Lancre se souvient certainement de ses lectures classiques lorsqu’il évoque des « sorcières » labordeines
déclenchant des tempêtes à l’image de Jumon. Il rapporte, en l’occurrence, les « aveux », extorqués sous la
torture, d’une jeune fille de 16ans, Janette d’Abbadie de Suboro [de Ciboure] :
Que le Diable les transportait toutes à la fois. Qu’elle voyait en Terreneuve des Sorcières transportées presque
de toutes les paroisses du Labour, qu’elles y allaient exciter des orages et tempêtes pour perdre des navires
Néanmoins, la thématique maritime dans les textes basques classiques renvoie plus volontiers à d’autres schèmes depuis longtemps enracinés dans l’imaginaire européen. Pour Axular, il s’agira par exemple de partir d’un adage tiré des Epitres de saint Grégoire : *Vita nostra naviganti similis est...*, afin de revenir à la métaphore traditionnelle qui veut que traverser la mer equivale à traverser la vie


Afin de renforcer l’idée d’épreuve et de danger, l’accent sera mis sur la faiblesse de l’esquif opposée à l’immensité de la mer. Mais l’image ne prendra tout son sens qu’avec le topos traditionnel de la mer en furie, valorisée par une esthétique baroque qui met en avant le mouvement (ascendant, descendant, en spirale, circulaire) et les contrastes (clairs-obscurs, fragilité-immensité).

II Variations transtextuelles sur le motif de la tempête :

Le tableau *La tempesta* de Giorgione nous rappelle que le motif de la tempête peut également se décliner sur la terre ferme. Si on voulait illustrer un tel exemple par un texte littéraire en langue basque il conviendrait de citer Tartas (1666) :

*Czerheku cen finian ? Ienca on beçala baïta iustu, perimetitu cian behkatoré goger hura igaran ladin çubi batean eta, iragaiten cela çamariç çubi haren gaihian, uriré, oragé, uhazété eta tempesta hando bat ginic, çubiha eraman cian urac ; çamalduna eta çamaria berequin erortian urean behera, çamaldun gaixtoac erran lekuan berén espechoan beré hitur hit aç, Miserere mei, Domine, deabruac haren memoria eta iuianamendan nahassiric, hitur hitz malthurus eta tristé hauc erran citemen hiltcian : Rapiat omnia daemon : erran nahi baïta « deabruac eraman deçala guetac » ; eta manera harran guïça gaixto hore beré hiltciaz orhiu faltaz asqui ordu onez eta beré penitientaren sobera lutzatz beré buria miserablequi galdu cian eta dammatu. (Tartas 1666 [1995] : 86-87). Finalement, qu’advint-il ? Dieu, dont l’équité égale la bonté, permit que ce pêcheur endurci montât sur le pont et, tandis qu’il le franchissait à cheval, la pluie, l’orage, la montée des eaux et une grande tempête se déchaînèrent. L’eau emporta le pont et avec lui le cavalier et son cheval. Le méchant cavalier, par la faute du diable qui lui avait troublé la mémoire, au lieu de dire les trois mots *Miserere mei, Domine,* proféra malgré lui ces trois autres malheureux mots : *Rapiat omnia daemon,* Ce qui signifie « que le diable les emporte tous » ; Ainsi cet homme, qui avait tardé à faire pénitence, se perdit-il misérablement et se dama-t-il faute de s’être souvenu à temps de sa propre mort.

Une telle image est néanmoins beaucoup moins prise que celle de la tempête en mer, objet principal du deuxième et du troisième volet de cet article. En Occident, les diverses migrations transtextuelles de ce motif, quelles soient intertextuelles ou hypertextuelles, renvoient généralement au corpus biblique de l’Ancien et du Nouveau Testament ou à sa variante le corpus hagiographique.

---

16 Perspective dont rend compte également le dicton basque *Mundu hunec diduri itsaso a igerica ezaquiena ondarrera doa* [Le monde ressemble à la mer, qui ne scât nager s’y noyel]. Cf. Pourveau 1663-1665 : 116 ; Oihenart, proverbe 320.
(Legenda Aurea de Jacques Varazze) circulant dans toute l'Europe depuis les époques médiévales. Il en est de même dans la plupart des textes en basque, souvent de brefs fragments, où il figure.

La première mention apparaît dans le Linguae Vasconum Primitiae (1545) de Bernard Echepare, avec la description d'un paysage maritime eschatologique inspiré de Apocalypse 6 v.13\(^7\) et 8 v. 8-9\(^8\):

\[
\begin{align*}
& \text{Seynatiac ginen dira aicinetie tristeric} \\
& \text{Elementae ebiliren oro tribulaturic} \\
& \text{Igzagua ilhargua odolatan ecinc} \\
& \text{Ychasaoa samurturic gayit et a veheyti} \\
& \text{Hango arraynac icituric ebilirene inalguiric. (Judicio generala)} \\
& \text{D'abord, viendront les signes funestes} \\
& \text{Tous les éléments seront dans le chaos} \\
& \text{Le soleil et la lune couchés dans le sang} \\
& \text{Les poissons sortis de celle-ci erreront terrifiés. (Le Jugement général)}
\end{align*}
\]

De Bernard Echepare à Duronea (1693)\(^9\) Les mêmes épisodes bibliques ou hagiographiques sont inlassablement remémorés dès qu'il s'agit d'évoquer la tempête : Noé et le Déluge ; la traversée de la Mer Rouge (chez Tartas, par exemple) ; le parcours de Jonas jeté à la mer et englouti par le « grand poisson » ; les récits évangéliques de La tempête apaisée, de Jésus marchant sur les eaux (Axular etc.) de la tempête et du naufrage de saint Paul narrée dans les Actes des Apôtres (Etcheberri de Ciboure) ; le Psalme 14 du Livre de la Sagesse, les Psalms 18, 69, 104, 107 ; le périple de sainte Ursule voguant vers les côtes de Cornouailles (Larreguy, 1777)\(^10\) ou le miracle de sainte Claire sauvant les marins de Pise (Haramboure, 1635). À quoi viennent s'intégrer divers proverbes :

\[
\begin{align*}
& \text{Itasoak adarriz ez - La mer n'a point de branches, à quoi on se puisse prendre quando on se noie. (Oihenart 1656, proverbe 285)\(^21\)} \\
& \text{Itasuruaren emaztea goizean senhardun, arratsean elhargun - La femme du marinier est bien souvent mariée le matin et veuve le soir. (Oihenart 1656, proverbe 286)}
\end{align*}
\]

\(^{17}\) ... alors il se fit un violent tremblement de terre, et le soleil devint noir comme une étoffe de crin, et la lune devint tout entière comme du sang, et les astres du ciel s'abaissent sur la terre...

\(^{18}\) Alors une immense masse embroisée, comme une montagne, fut projetée dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang : il pèrit ainsi le tiers des créatures vivant dans la mer, et le tiers des navires fut détruit.

\(^{19}\) Duronea (1693) : Bouqesta Lore Divinorea berecia eta Duronea apeçac T.P.S.V. aita Materren liburuari emendanac [Bouquets choisis de fleurs d'înes, ajoutés par le père Duronea T. P. S. V. au livre du père Materre, Bayonne]

\(^{10}\) B. Larreguy (1777) : Santa Ursula eta haren lagunak [Sainte Ursule et ses compagnes] in Testamenta caharreco eta Berriko historiaoa, M. de Royaumont egun ican duenaren berriro escarrat iruzxia ; exemplu eta erreflexione sanduequin ; bi Liburukan echarria. Bi-garren liburua : Testamenta Berria Cambaih Saimaihen Berriakerequin [L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, traduction en basque de l'ouvrage qui fut écrit par M. de Royaumont ; avec des exemples et des réflexions saintes ; présenté en deux livres. Deuxième livre : Le Nouveau Testament avec la vie de quelques saints]

\(^{21}\) Repris par S. Pouvreau dans son dictionnaire (Fonds Celtique et Basque n° 7-8 de la Bnf, ms inédit, 1663 - 1665).

\(^{22}\) Repris par S. Pouvreau in op. cit.
Pour la littérature édifiante en langue basque de cette période, comme pour celle de l’ensemble de l’Europe, la tempête renvoie à la colère divine, aux épreuves de la vie, ainsi qu’aux dangers de la damnation éternelle.

Axular, chantre de la contre-réforme catholique au Pays basque, ennemi juré des protestants, croit fermement dans le salut de l’âme, il est donc primordial que l’ouvrage se termine de manière optimiste avec l’image finale du « port du salut », antithèse de la mer démoniée :

Eta halatan mundu hunetaco itsaso hunen, tormenta gaztia e iraganic, auzen finean salbameenduko portura, salboric helduco çarela. (Axular 1643 : 621)

Et qu’ainsi, toutes les tempêtes de cette mer ayant été surmontées, vous parviendrez finalement, sain et sauf, au port du salut.


23 Cf., par exemple, les tempêtes décrites dans le récit de Léry (1578, 1580 : 113-119 ; 518-521).

24 L’ouvrage est publié en deux volumes en 1735 et 1736 sous le titre Historia Tragico-Maritima Een que se escrevem chronologicamente os Naufragios-marítimes que tiverão as Naos de Portugal, depois que se poz em exercicio a Navegação da India.

25 P. Billé me précise :

« L’histoire du naufrage de Manuel de Sousa de Sepulveda (1552), d’abord publiée en brochure à Lisbonne en 1564, puis reprise au XVIIe siècle par Bernardo Gomes de Brito dans sa compilation Historia Tragico-maritima fut publiée en français en 1789 à Paris par Deperthes dans le tome second de son Histoire des naufrages ou Recueil des relations les plus intéressantes… ».

26 Le texte a été édité en 1883 par Dominique Peillen dans une graphie actualisée. Ouvrage jusqu’alors inconnu des chercheurs, il demeure encore mal connu aujourd’hui. Le ms 155 du Fonds Celtique & Basque de la BnF est incomplet. Le reste de l’ouvrage est à chercher au ms 156 du même Fonds Celtique & Basque, qui compte également d’autres ms qui n’ont rien à voir avec le corpus des textes éguiatégyn. Les chapitres manquants sont toujours inédits à l’heure actuelle.

Le ms 155 du Fonds Celtique & Basque porte la date de 1785 mais on ne lui connaît pas d’impression avant 1893. Quand on examine ce ms, on voit bien qu’il est prêt à être publié. Le travail du copiste est corrégé çà et là, certainement de la main même d’Egüiatéguy. On peut également observer qu’il y a parfois des annotations in margine destinées à l’imprimeur. Le nom de ce dernier est d’ailleurs indiqué sur la première de couverture : Francort-En / Beitha Edelman-en Moldskidiarie. « À Francfort / [sorti] de l’Imprimerie de Beitha Edelman ». D’après P. Billé, Egüiatéguy a pu s’inspirer des éditions françaises du XVIe siècle antérieures à celle de Deperthes. Il conviendrait de vérifier, par exemple, que le récit se trouve dans L’Histoire des Indes orientales et
hsecaldun-aren Ekeiha [L’opinion du Philosophe basque] sous le titre larramendien 27 de Egokidias [sur la Constance]. Eguitätéguy fait référence à l’expédition menée par De Souza et à sa fin tragique après le décès de sa femme et de ses deux enfants qui l’accompagnaient. Son objectif n’est pas de raconter une histoire mais de tirer une morale. La mer en furie, le naufrage, les ‘Cafres’, les terres inhospitalières sont autant d’éléments négatifs qui servent de repoussoir pour mettre en lumière la Constance, vertu incarnée par Doña Leonor, l’épouse courageuse de Manoel de Souza. Le fragment sur la tempête et le naufrage est particulièrement intéressant pour son intensité dramatique.

III Trois textes basques emblématiques sur le motif de la tempête:

Si les textes classiques 28 en basque dont le discours dépasse la visée moralisatrice sont rares, ils se réduisent à peu de chagrin dès que l’on procède par thème et par motif (Brunel, 1992). Ainsi, pour le motif de la tempête en mer, seuls quelques corpus et textes basques méritent, à notre avis, une mention particulière :


Le même motif se décline de diverses manières. La tempête, telle que la présente Joannes Etcheberri de Ciboure, sera bâtie sur l’ordonnancement régulier de la gradation et des contrastes pour développer le sujet dans sa totalité, alors que Itassoco Perillac décrira un itinéraire avorté. Enfin, le voyage du Sarrance dessinera un périple complet avec un départ, une traversée en direction de l’Occident, des tempêtes surmontées et une arrivée à bon port au sud de Terre-Neuve.

1) Premiazco othoiçac [Les prières nécessaires]

Le chapitre VII intitulé «Les prières nécessaires » 31, exclusivement consacrée à la tempête, est constitué de 23 prières 32, ce qui en fait le chapitre le plus long de «La série des prières pour les voyages en mer ». L’ensemble forme une plaquette autonome au sein du deuxième volet ou «deuxième livre » du Manual. La variété des caractères typographiques utilisés pour les grands titres


28 Selon la segmentation en vigueur en France, est classique l’époque qui va de la période baroque à la fin du XVIIIème siècle (Molière 1992 : 14).

29 Ms 97 du Musée Basque de Bayonne, 1798 ; édition Urkizu 1987 ; 2006 ; édition Elorza 1987.

30 Ms 97 du Musée Basque de Bayonne, 1798 ; édition Urkizu, 1987 ; 2006.


32 Et non 24, comme je l’écrit ailleurs de manière erronée (A. Arcocha-Scarcia 1999 : 35).
(cinq sortes de majuscules et un caractère italique minuscule), ainsi que l’existence du bandeau et d’un grand « E » orné, soulignent cette place particulière.

Concernant la typologie de l’ensemble de ces textes, l’auteur précise bien qu’il s’agit de « prières » (othoiac) 33. Leur fonction était probablement proche de celle des Prieres pour les soldats... de La Rochelle qui portaient en sous-titre : Toutes choses que vous demanderez en oraison, en croyant vous l’obtiendrez.

Les prières etcheberriennes sont toutefois étrangères aux oraisons liturgiques récités ou chantées communément dans l’Europe catholique des XVI et XVIIe siècles à bord des navires. Certaines scènes épinglées par Erasme méritent d’être remémorées :34


Etcheberri a-t-il adapté, ou mieux, transformé un texte préexistant écrit dans une autre langue que le basque ? Si oui, il ne s’agit en tout cas pas des Psautiers. Sa démarche est distincte de celle qui conduisit Clément Marot et Théodore de Bèze à adapter les Psautiers en vers français en 156235 (Droz, 1986). Pour pouvoir apporter une réponse plus exhaustive sur les sources possibles, il faudrait examiner la particularité des livres et des plaquettes de prières non liturgiques publiés en Europe dans les deux traditions, catholique et réformée, entre le XVIe et le XVIIe siècle, comme les Prieres pour les soldats et pionniers de l’Eglise reformée (1572-1573 et svtès) dont nous parlons plus haut.

D’autres ouvrages du même genre, bien « dans la tradition calviniste » (Droz 1960 : 69-71), avaient déjà vu le jour à Genève, à Orléans et à Lyon notamment, entre 1560 et 1660.

Dans les lettres basques, le seul exemple connu de prières pour les marins auquel Etcheberri de Ciboure pouvait se référer se trouve dans la Drotrina Cristiana de 1617 ou de 1623 d’Estève Materre36. L’écart existant entre les oraisons traditionnelles, traduites en basque par Materre, et la

33 Oihenart précise dans les années 1665 : « qu’il [Joannes Etcheberri] travaillait principalement pour les marinsiers ».
34 Cf. l’adage basque Ura iragan eta, saindua ahansi : le fleuve passé, le Saint oublié (Pouvreau in op. cit. p. 208). Axular reprenant la même idée :
Hala eric ere bere eritxunetan eta marinel tomentauec bere tornemientan, arkitx promes eder eguien dute.
sainduce gogo harken dute, debocino bat erakusten dute.
Mais comme ils font tout cela par peur, lorsque la maladie et la tourmente s’en sont allées, leur dévotion peut s’en aller également, et ils deviennent désormais aussi méchants sinon plus qu’avant.
35 Adaptations aujourd’hui publiées dans la série Textes littéraires français (Introduction P. Pidoux, Droz 1986).
36 En examinant le contenu de l’ouvrage subdivisé de manière tripartite, nous pouvons constater que les prières dédiées aux marins occupent 38 pages sur un total de 384 pages, ce qui représente un volume assez important,
poésie religieuse de Joannes Etcheberri est flagrant. Mentionnons la versification, par exemple. Son mètre de prédilection est le vers de 15 syllabes, mètre de base de la littérature populaire basque (Haristehelbar 1969 : 455). Populaire n’est pas à prendre ici au sens de « non lettré ». Etcheberri est en effet un poète érudit37. Ajoutons à propos de la métrique, que sommes en face d’un rythme 8 / 7 attesté depuis le IIIe siècle que l’on retrouve constamment dans le corpus des hymnes ecclésiastiques depuis l’époque médiévale à travers le Tantum ergo et le Pange lingua (Haristehelbar 1969 : 460-461).

Les 23 titres des diverses poésies religieuses du chapitre VII montrent bien la structure graduelle qu’Etcheberri adopte pour évoquer la montée graduelle de la tempête qui aboutit à la catastrophe finale : le naufrage. L’attention se focalise sur les mouvements ascendants, descendants et les contrastes, la plupart du temps binaires, de taille, d’intensité lumineuse et sonores. La simple énumération des divers titres du chapitre VII peut nous en donner une idée :

BVRV VII. Premiæsco othoiçac [CHAPITRE VII. Les prières nécessaires]
- Calman [Par temps calme].
- Continuæçen bada [Si ça continue]
- Haiçe contræca denean [Quand le vent est contraire]

en tout point comparable à l’espace que leur a accordé Joannes Etcheberri de Ciboure en 1627 dans le Manual. Mais il est nécessaire ici de donner un aperçu de la structure adoptée par Estève Materre afin de bien se rendre compte de l’originalité du point de vue adopté par Joannes Etcheberri.

Un simple coup d’œil nous montre que Materre se situe dans le discours classique de la dévotion. Les prières consacrées aux marins figurent dans deux parties dont l’une est intitulée Marinelec nola eguin behar dinzien bere othoiçac isasoan dabilcan dembonan [De quelle manière les marins devront dire leurs prières pendant qu’ils sont en mer] (Dorrina Cristiana 1627 : 325-353) et l’autre, beaucoup plus brève, Isasoan tomenta ailechacen denean erran behar diren Orocinac [Les oraisons que l’on doit dire quand la tempête se lève en mer] (Dorrina Cristiana 1623 : 354-363), exclusivement consacrée aux prières en cas de tempête.

La première des parties est subdivisée à son tour en deux sous parties temporelles : Goicean erran behar denea [Ce qu’il faut dire le matin] et Arræsean erran behar denea, [Ce qu’il faut dire le soir]. Le soir et le matin on commence par le Pater noster, l’Ave Maria et le Credo dont l’auteur ne mentionne que le seul titre, étant supposé que le récepteur les connait de mémoire, suit une série de prières spécifiques liées au deux moments de la journée. Il est intéressant d’observer les mentions périodiques concernant la langue qui peut ou doit être utilisée, selon que l’auteur laisse ou non le choix au récepteur. Par exemple, le Pater noster, l’Ave Maria et le Credo peuvent être dit laiæzæ edo Euscaraz [en latin ou en basque], alors que les litanies vésépiques consacrées à la vierge sont à dire en suivant la directive suivante Huen ondoan erriœcæ Andre dana Marïaren Lærtharinac hemen diren beçda [Dites ensuite les litanies de la Sainte Vierge comme elles vous sont présentées ici ], c’est à dire exclusivement en latin; en revanche, lorsqu’il s’agit de réciter Angele Dei et In Manus, Materre précise : Eta guero norc bere aldetic erran beca : Angele Dei, etæ. In manus, Euscaraz hunelaje. [ Et qu’ensuite chacun pour soi récite : Angele Dei, et, In manus, en basque, de la manière suivante]. Cf. Materre 1617 : 352.


Les prières assignées par Materre aux marins sont bien celles chantées ou récitées communément dans l’Europe catholique sur les navires lors des offices religieux ou en dernière extrémité lorsque leur vie est en péril.

37 Parlant, non du décompte des syllabes mais de leur disposition graphique. J. Haristehelbar s’interroge également :


Effectivement, Joannes Etcheberri, docteur en théologie, a le profil de l’écrivain érudit. Il a dû fréquenter l’une des universités européennes réputées de la fin du XVIe siècle (Salamanque ? La Sorbonne ?).
- Vria deneco [Pour quand il pleut]
- Goibel deneco [Pour quand il fait sombre]
- Tormenta denean [Par gros temps]
- Trauten badu [Si ça dure]
- Promessa laincoari [Promesse à Dieu]
- Vtiçaren Patroñari. [Au Patron du navire]
- Itsassoco bertce Patroñei [Aux autres Patrons de la mer]
- Promessaren compliteceo [Pour accomplir la promesse]
- Vrez ondoratceo peRleean [Quand il y a danger de s'abîmer au fond après que le navire ait pris eau]
- Khassatce duenean [Quand il chasse]
- Vntciac iotgen duenean edo encaillatazen denean [Quand le navire frappe [le fond] ou qu'il s'échoue]
- Vntceco densac egotzanean [Quand on jette les choses du navire]
- Eçin porña harriz perataçean [Quand [le navire] peine sans réussir à atteindre le port]
- Etsituric costaratcean [Quand, désespérés, on est emportés vers la côte]
- çur piucaen lehorrera venturaçean [Quand sur le morceau de bois on s'aventure vers la terre ferme]
- Biçiaz esiriçeraco menean [Quand on est sur le point de perdre tout espoir de vivre]
- Biçiaz eñitu eta [Une fois que tout espoir de vivre a été perdu]
- Vntciic nihor erori denean barrenecoec [Quand quelqu'un est tombé à la mer, ceux du navire [disent cette prière]].
- Vntciic bera galececo peRlleean dabillanean, gendeac saluoric promessa [Promesse quand les gens sont saufs alors que le navire lui-même est en danger de se perdre]
- Promessaren compliteceo [(Pière) concernant l'accomplissement de la promesse]

Parfois, il s'agit de l'écho des vers de Juvénel38 qui ranime un autre topos maritime, celui de la faiblesse du navire :

Nequez berçe aldé duc herjoa hurbill.
Çombat todi bota vntçi betxariaren guilla.
Par ailleurs, la proximité de la mort est, égale à l'épaisseur de la quille du voilier.

Oihenart, qui avait dû le croiser dans sa jeunesse, n'appréciait, on le sait, ni le vers de 15 syllabes ni les talents de poète de Joannes Etcheberri de Ciboure :

Le lui aye oye dire au temps qu'il composit ses Vers qu'il travaillait principalement pour les marinsiers Lesquels les Chantoient sur la mer; ce qui faire Iuger qu'il escrivit plus tost par Un motte de Charité que par aucune ambition, ou Vainegloire. Et qu'il avait le zèle de profiter à son prochain que doit avoir Un Veritable Ecclesiastique. (Lafitte 1967 : 39)

Il semble en réalité que la distance entre Oihenart et Joannes Etcheberri soit une différence d'ordre esthétique. La langue de Joannes Etcheberri de Ciboure, que nous pourrions qualifier de baroque, est d'une richesse expressive peu commune, tout à fait originale dans la littérature classique

---

38 Satire XII, 57-59.
Jean de Léry, à l'image de nombreux auteurs, s'en inspire également :
Quoy que la mer par son onde bruyante,
Face herisser de peur cil qui la hante.
Ce nonobstant l'homme se fie au bois,
Qu'il d'espesser n'a que quatre ou cinq doigts
De quoy est fait le vaisseau qui le porte (...) (Léry 1578-1580 : 119)
Cf. également le récit du capitaine Bruneau (1599) : Partant puis par de telles agitations des furieuses vagues, le péril approche bien souvent plus près de ceux qui sont dans les vaisseaux navigables que l'espesser des ais de quoy ils sont faicts, m'estant advis que le Poete, qui a dit que ceux qui vont sur mer ne sont qu'à quatre doigts de la mort. (Guegen 1990 : 16).

La longue variation sur la tempête du chapitre VII permet à l’ensemble de ces paramètres de se déployer d’une manière unique. Tan qu’à citer deux exemples qui ne suivent absolument pas la voie ouverte par Joannes Etcheberry, nous pourrions mentionner la prière en prose Tormentan (1635)40 de Joanes Haramburu (ou Harambourg), et un poème de 15 syllabes (8 + 7) d’Argainaratz Tempestaz atacanac Direnean, Marihellen oihoiça, [La prière des Marins quand ils sont attaqués par la Tourmente] de 166541.

Le chapitre VII s’achève par deux strophes de remerciement dédiées à la divinité et aux protecteurs tutélaires que sont la vierge Marie et saint François Xavier. Ce dernier occupant d’ailleurs une place privilégiée dans le panthéon etcheberrien42 : 

\textit{Vinçá bera galtcceco perillean dabillanean, gendeac saluoric promessa}

Iauna vrrical beguiqu othoi gure suspira.
Eta vntciça eçaçu chehatçetic beguira.
Guerre nequez eta içerdiz irabaçi mojanaç.
Beguira dietçagutçu hor barrena emanac.
Eta hala eguiquçu gratia Longoicoa.
Perill hantiçi vntcic sahu ihuscecoa.
Harrara athoit eguiçu çuc ere ó Virgina,
Baïta çuc ere halaber vntçicaren Patroņa.
Orobat çuc ere eguiçu Xaüier farnatia,
Perill ic dacasagun vntcic guartana.
Eta çuc Iaincoa hequin kaundaçatçu othoïçac,
Eta alegueratçatçu gure triste bihoçac.
Eguiten badarocçu esque gauden dehañta,
Voçi daroïçugu esquer içuñren ordaha.

**Promesse quand les gens sont saufs alors que le navire lui-même est en danger de se perdre.**

Seigneur prenez, de grâce, en pitié notre soupir,
Eta protêgez la nef de la destruction.
Les biens gagnés par nos peines et notre sueur,
Qui sont à l’intérieur des cales, préservez-les.
Et ainsi Dieu très haut faites-nous la grâce,
De voir la nef sauve du grand péril.
A cette fin, priez vous aussi, ô Vierge Marie,
Et vous également, saint patron du navire.
Vous également, fameux Xavier,
Faites en sorte que notre navire soit préservé du péril.
Et vous Seigneur louez avec eux les prières,
Et égayez nos cœurs attristés.

40 In Debocino escuarr. mirailla eta oracxietegui (1635) publié pour la première fois par Lafitte au XXe siècle (1931 : 28-29) et récemment par P. Charriton.
41 In Devoten Brevario a [Le Bréviaire des Dévoirs ], Bernard Bosc, Bayonne 1665.
42 J. Etcheberri estime particulièrement les Jésuites dont il a été l’élève. Cf. poésie dédiée à saint Ignace de Loyola in Noela (1645).
Si vous accomplissez le don que nous attendons,
Nous vous rendrons [montrerons] volontiers notre dû [reconnaissance].

Elle est suivie par les vers suivant qui clorent le chapitre :

*Promessaren comptëcoco*
Milla esquer ditutcula podoroso Iaincoa,
Çeren calletic guar dat du czvn vntci flacoa.
Çuec ere esquer hañtiz duçela Sainduac,
Premia handian gure othoïtæ adituaq.
Iduqai gaitçaqueiçue çeuem gomendiaoan.
Behar duqieguno çuen fauore tur bachoan.

**[Prière] concernant l’accomplissement de la promesse.**
Recevez mille remerciements Dieu tout puissant,
Car vous avez préservé du mal la nef fragile.
Vous, saints, recevez également de nombreux remerciements,
Pour avoir écouté nos prières dans un grand besoin.
Gardez-nous dans vos recommandations,
Tant que qu’ici-bas nous aurons besoin de vos faveurs.

Le chapitre le plus long et le plus dramatique des poésies pour les marins s’achève sur une structure ascendante, anabasique, qui met l’accent sur le salut. En définitive, nous pouvons en dire autant de l’ensemble du *corpus* comme de l’ensemble du *Manual*. La fin du chapitre X se termine en effet ainsi :

*Itsassoco othiçen çarratiea.*
Othoiz hauc cheher o saï ordenatu hunela,
Hauquin erratera orhoit dadintçat Marsïnela.
Perir icigarriri iciçurteceko beçala,
Esquer iciçurteceko ere minçatu nauc ahala.
Haritaracoz Itsassotic ilkhi eta saluoa,
Esquer milla iciçul etçac guçiçon isas haucoa.
Orhoit adi çembat aldz iaunac auen guardatu,
Merecitu duqelecric Itsassoan hoñdatu.
Gogotic vz ezteçala iroqan den perilla,
Beguiratu afuvenari eman gabe esquer pilla.
Nequez irabacq tuyen halaberguiã ditarac,
Ezetçaqueila despenda nola aise billduac.
Eia abusa ezteçala onussun erhorriez,
Boñan cerbi adi vngui iauncoeren gratiez
Berçela duc mereciren Itsassoan sarçean,
Lehen bañho guehiago nekha adin berçean.
Othoiz hauc beraz ikhasaqic perillei iciçurteceko,
Bai eta are portuaric esquerren iciçurteceko.
Vorondate hobegoaz Iongoicoac gatriac,
Eman dietçauken, haren thresoretic nahiac.
Eia hala eramatic goiz eto arrats akdeac,
Hari iaunac dietçauken çarra bethurzteac.
Halabiz

**Fermeture des prières pour la mer.**
Vois-tu, j’ai ordonné ainsi minutieusement ces prières,
Pour que le Marin se souvienne de les réciter.
J’y ai parlé de la façon de fuir le grand péril,
Et autant que possible de la façon de remercier.
Ainsi, toi qui a échappé à la Mer et en a été sauvé,
Toi, homme de mer, rends mille grâces.
Souviens-toi combien de fois le Seigneur t'a gardé,
Alors que tu as mérité de te baigner en Mer.
N'éloigne pas de son esprit le pêl qui est passé,
Sans rendre nombre de grâces à celui qui t'a protégé.
De même, les gains péniblement gagnés,
Ne les dépense pas comme s'ils avaient été aisément obtenus.
Et n'abuse pas des richesses venues,
Mais use au contraire au mieux des grâces divines.
Autrement, tu mériteras, en entant en Mer la fois suivante,
De souffrir encore plus qu'avant,
Apprends donc ces prières pour échapper aux périls,
Et aussi pour rendre grâces, une fois rendu au port.
Afin que Dieu d'une volonté meilleure,
T'accorde les grâces désignées par toi de son trésor.
Et ainsi passe matins et soirs,
Jusqu'à ce que le Seigneur te ferme les paupières.
Ainsi soit-il.

2) Isassoco Perillac - Les périls de la mer :

Le ms 97 du Musée basque est un chansonnier des dernières années du XVIIIe et des toutes premières du XIXe qui a probablement été élaboré en plusieurs étapes et par plus d'une main. Ce corpus, riche et varié, contient quelques textes datant du règne de Louis XIV ce qui nous mène vers un spectre temporel qui couvre une période allant de 1715, en amont, vers une grande partie du XVIIe. Ainsi, les quelques chants non datés à thématique maritime qui y figurent sont-ils aussi les plus anciens poèmes basques connus nous parlant des voyages vers l'Atlantique Nord et Terre-Neuve.

Les trois textes qui figurent dans la «Table des Matières» (Gauzen Arkhibidea), sous le titre générique des «Périls de la Mer » (Isassoco Perillac), sont également présents, avec des variantes, dans le chansonnier d'Augustin Chaño, élaboré vers le milieu du XIXe siècle. La transcription que nous adoptons pour les fragments cités dans cet article est fidèle au ms 97 du Musée basque de Bayonne.

Le premier texte, «Tristesse du départ vers Terre-Neuve» (Partiada tristea, Termuara), évoque l'aller à Terre-Neuve au printemps.


43 Le texte ne le mentionne pas explicitement mais le contexte permet néanmoins de le penser.
Une lecture linéaire de la trilogie est possible mais il semble bien qu’il faille se diriger vers une lecture autonome de chacun des trois textes qui sont cependant reliés entre eux par une même thématique. Le deuxième texte évoque, par exemple, le même itinéraire vers Terre-Neuve que le premier. Il s’agit néanmoins d’un nouveau départ avec des précisions géographiques inexistantes dans le premier texte. Le copiste qui a rédigé la «Table des Matières» matérialise leur unité. On y lit en effet l’annotation suivante en français: *Ternuaco Penac depuis la page 1 jusque 11*. Au niveau de la paratextualité, «Les Peines de Terre-Neuve» apparaît comme étant à la fois le titre générique de la trilogie et celui du troisième texte ; l’ordre selon lequel apparaissent les trois textes étant : 1) «Tristesse du départ vers Terre-Neuve», 2) «Les Périls de la Mer» et 3) «Les Peines de Terre-Neuve».

Le tout est probablement antérieur de plusieurs décades à la date de 179844 qui est inscrite sur le chansonnier. Ainsi que nous le signalions plus haut, nous pourrions situer «Les Périls de la Mer» dans un cadre historique allant du XVIIe siècle au Traité de Paris marquant la fin de la Guerre de Sept Ans (1763). Terre-Neuve est évoqué mais, aucun port n’étant mentionné, il se peut fort bien que le texte ait été écrit après la perte de Plaisance (1713), puisque les Labourdins continueront encore longtemps à aller vers des ports de la côte ouest de Terre-Neuve comme Portutchoa, Baya Ederra, Ophorportu, Ulhicillo...

La mer représente un élément étranger dont la traversée est toujours vue comme une épreuve hasardeuse à l’issue incertaine:

*Bide ube Ternuat,
Isasoa çabal harat,
Longue est la route vers Terre-Neuve,
Immense la mer qui y mène,

Elle est l’anithèse de la terre ferme. Une fois le point de repère matérialisé par la montagne *Larrun* disparu, le navire sera livré aux flots. Les mouvements saccadés, les cassures rythmiques renvoient à celles subies par le bateau sous la tempête. Le bateau dans le régime nocturne marque l’entrée dans la «Mer Ténébreuse», *Mare tenbrarum* où les anciens navigateurs ont localisé leur effroi plutôt que leur expérience» (Bachelard 1942 ; 1979 : 138).

Le drame avance inéductablement, au rythme du fracas des déferlantes, de l’orage et des coups de vent. Les dégâts subis par le navire sont de plus en plus graves:

*Gañeco çubia hautsi
ura tickiperat jautsi
tillapec un gora
untcia doha ondora
Le pont supérieur s’est brisé, l’eau a pénétré sous le tillac, sous le tillac l’eau monte, le navire va par le fond.*

---

44 Certains des textes qui figurent à la fin du chansonnier datent cependant de la première décade du XIXe siècle.
Comme dans le texte précédent de Joannes Etcheberri, la gradation contribue à la dramaturgie, la contamination métonymique du marin par l’eau annonce le destin fatal du navire tout entier. Dans « Les Péris de la Mer », comme dans les textes de Joannes Etcheberri de Ciboure cités plus haut, le bateau finit par naufragier, les marins tombent à la mer et s’accrochent à une « planche de salut » qui nous renvoie au récit paulinien :

Mariñelac bilhiacia
luçatu nahiz heçac
uhinpean iguerica
untci pusquei atchiquiqua.

Les marins sont nus,
pour allonger leur vie
ils nagent sous la vague
agrippés aux débris du navire.

Dans « Les Péris de la Mer », la nudité des marins, leurs gestes désordonnés et pathétiques, ne font qu’accentuer l’image infernale, souvenir du Psalme 1845. Mais là où le Psalme 18 v. 17 parle de salut46, « Les Péris de la Mer », présentent une situation où ne subsistent que douleur et impuissance face à une dissolution dans l’abîme qui exclut tout espoir. Avoir une sépulture dans la mer reste en effet synonyme d’anéantissement :

Mariñelaren bentura
Itsasoan sepultura
Seculaco bere fiña.
Etcheraco berri miña.
La destinée du marin [est de trouver]
Sa sépulture dans la mer
[Soit] sa fin éternelle
Mauvaise nouvelle pour sa famille.

Finalement, la structure générale des « Péris de la Mer » et du chapitre VII du « Deuxième Livre » du Manual Devotionezeoa de Joannes Etcheberri de Ciboure finissent par s’éloigner radicalement. C’est là qu’entre en jeu la fonction assignée à la prière dont il a déjà été question. Il en était de même dans l’optique d’Axular dont l’ensemble du Guero repose également sur la notion finale de salut :

Erremedio² haux dute itsasoan edo handic campoan cofesatu gabe hiltzen direnecom : barreneco penitencia, bihozzezko damia eta dolorea, contricionea. Ezute berticerik,

---

45 Cf. Psalme 18 v. 5-6
Les flots de la Mort m’enveloppaient,
les torrents de Bélial m’épouvaient ;
les filets du Shéol me cernaient,
les pièges de la Mort m’attendaient.
46 Il [Yahvé] tend la main d’en haut et me prend,
il me retire des grandes eaux,
il me délivre d’un puissant ennemi,
d’adversaires plus forts que moi.
baiha baur dute asco, baldin behar den bidean içaien badute. (Chap. XV, 197)

Ceux qui meurent en mer ou en dehors d'elle sans se confesser ont le recours suivant : la confession intérieure, le remord et la douleur du cœur, la contrition. Ils n'ont rien d'autre mais cela leur suffit.

Le récepteur connaît à l'avance les éléments du topos. Il peut ne jamais avoir lu l'Odyssée ou l'Enéide, il lui suffit d'avoir lu ou entendu les récits bibliques les plus connus du Nouveau Testament comme l'épisode de la tempête apaisée ou du naufrage de saint Paul pour que les référents intertextuels agissent et dessinent la trame du récit, même s'ils ne sont pas nommés de façon explicite. Dans le cas des «Périls de la Mer», l'assombrissement du contexte marque un bâchelement inéluctable. La mer est désormais sombre, infernale, elle est maintenant le lieu d'où saint Jean de Patmos voit surgir la Bête de l'Apocalypse (12, 18 ; 13, 1) : Et je me tins sur la grève de la mer. Alors je vis surgir de la mer une Bête ...

Il nous renvoie également à Dante imaginant la mort d'Ulysse :

chè de la nova terra un turbo nacque
e percosse del legno il promo canto.
Tre volte il fé girar con tutte l'acque ;
a la quarta levar la poppa in suso
e la prora ire in giù, com'alt'ui piacque,
infin che 'l mar fu sovra noi richiuso.
car de la terre nouvelle un tourbillon naquit,
qui vint frapper le navire à l'avant.
il le fit tournoyer trois fois avec les eaux ;
à la quatrième il lui dressa la poupe en l'air,
et enfonça la proue, comme il plut à un Autre,
jusqu'à ce que la mer fut refermée sur nous. (Chant XXVI 137-142)

Dans «Les Périls de la Mer», les marins ne supplient pas : Dieu est inaccessible pour les damnés. Bateau et marins sont voués à la disparition dans les eaux noires qui se refermeront totalement sur eux, scellant leur destin comme celui de l'Ulysse de l'Inferno de Dante. Le texte a la structure d'une catabase : mourir en mer équivaut à tomber dans l'abîme infernal, sans rédemption possible.

3) Çarrantçaco Penac - Les Peines du Sarrance :

Ce texte se trouve, comme Itsassoco Perillac, dans le ms 97 du Musée basque ainsi que dans le chansonnier de Chañ. Il est formé de 16 strophes de 13 syllabes à la rime suivie AABB.

---

47 Une erreur typographique fait figurer le chapitre XVII à la place du chapitre XV.

48 Traduction J. Risset.

49 Contrairement, par exemple au Psalm 69 v. 15-16 :

Tire-moi du bourbier, que je m'enonce,
Que j'échappe à mes adversaires, à l'abîme des eaux !
Que le flux des eaux ne me submerge,
Que le gouffre ne me dévore,
Que la bouche de la fosse ne me happe.

50 Le vers de 13 syllabes, comme celui de 15 syllabes qu'afflechonne Joannes Etcheberri de Ciboure, est très souvent utilisé dans la poésie traditionnelle basque. Son usage remonte probablement, comme pour le vers de 15 syllabes, à la poésie latine médiévale (Haritschellhar, 1969 : 462-463).
Le poème retrace le calvaire d’un navire, le Sarrance, dont l’errance en mer dure deux longs mois avant d’atteindre le port de Plaisance, à Terre-Neuve.

Le je de l’expérience individuelle alterne avec le nous de l’implication collective et du témoignage. Le récit y gagne en vérité. Sa structure chronographique (Molinié 1992 : 78), rappelle la segmentation d’un journal de bord et ajoute à la véridicité des événements. Elle fait penser à d’autres chants populaires de marins, ou de moissons, appartenant au folklore européen et où l’événement est entouré par une série de repères temporels et rythmiques consistant souvent à donner, en début de strophe, le jour, le mois, voire le nom, de tel saint ou sainte.

Les faits auxquels se rapporte le texte ont dû avoir lieu avant le Traité d’Utrecht de 1713, puisque le port de Plaisance, devenu également par la suite possession anglaise, est dès lors perdu pour les marins du Labourd. Il est légitime, également, de s’interroger sur le nom du bateau. Carrança est bien l’équivalent basque de « Sarrance » et sans doute l’abréviation d’un « Notre Dame de Sarrance ». S’agirait-il du lieu de culte béarnais (Urkizu 1987, 33) ? Nous pourrions en douter quand on sait que l’une des chapelles du port labourdien de Guéthary, proche de celui de Saint-Jean-de-Luz, aujourd’hui disparue, fut également consacrée à Notre Dame de Sarrance au XVIIIe siècle (Martin-Ochoa de Alda 1991 : 139). Sa date de construction (1728) est cependant ultérieure à 1713.

Ce nom de bateau apparaît lié, par deux fois, au port de Saint-Jean-de-Luz ; une première fois au XVIIe siècle (Lassus 1994 : 476 ; Patri Urkizu 2006 : 81), et une deuxième fois au XVIIIe (Josette Pontet)51, sans que l’on puisse démêler s’il renvoie au bateau auquel fait référence le texte, ni s’il s’agit d’un seul ou de deux bateaux distincts.

A notre sens, aucune autre chanson basque ancienne de marin ne nous est parvenue avec de telles précisions temporelles, une telle richesse du détail, de tels accents de vérité. Mais ne nous y fions pas, le récit peut avoir été rapporté à un auteur qui a ensuite procédé à une mise en scène fictive, il se peut également que l’auteur, le je qui apparaît dans le texte, soit vraiment le capitaine qui a réellement été témoin des faits. Il ne faut pas non plus écarter la fiction intégrale : le nom du bateau ne renverrait à aucun bateau ayant réellement existé. Il s’agirait d’un code littéraire fondé sur le topos du bateau en perdition luttant contre les éléments, image largement exploitée depuis Homère dans tout l’Occident. Dernier point, qu’il ne faut pas non plus négliger, il s’agirait d’un hypertexte, adaptation ou « plagiat » d’un texte existant dans une autre langue, limitre ou non. De telles migrations sont courantes en ce qui concerne les chants traditionnels et les contes dans le folklore basque, comme dans le reste du folklore mondial.

Aucun doute, les couplets ont été écrits en vue de la performance orale On y décèle en effet une valorisation de la mise en scène et un souci de l’esthétique indéniables : les pauses sont marquées, les dates scandées, l’action a divers rythmes, la dramaturgie des événements suit une gradation précise,

la plupart des rimes sont riches ce qui indiquerait un auteur lettré. Rien à voir en tout cas avec un
journal de bord stricto sensu.

- **Le périple du Sarrance :**

Le voyage du Sarrance se déroule en trois phases ponctuées de quatre strophes (strophes 1, 9, 14,
16), qui sont autant de pauses où se fait davantage entendre la voix du narrateur, elles annoncent ce qui
vient en aval ou ferment ce qui a été dit en amont. Les lignes qui suivent montreront comment
s’articulent pauses et chronographie.

Les premiers vers annoncent la tonalité dramatique de ce qui va être conté et a pour fonction de
captiver un auditoire.

Le sujet s’implique, *Hainiteen ahoitcan bai diat aditu* [Car beaucoup m’ont déjà rapporté], il se
situe comme témoin oculaire de faits récents et se fait le porte-parole d’une expérience commune,
celle de tout un équipage : *haiñac aurthen gurequín içatu balire* [Si ceux-là avaient été des nôtres cette
année]. Les événements, que l’on devine exceptionnels, ont besoin d’être introduits avec probablement
une scansion particulière et des pauses mélodiques destinées à mettre en valeur les mots qui seront dits
par la suite :

*Haiñiteen ahoitcan <bai> diat aditu
Demborac lehendanici direla ematu,
haiñac aurthen gurequín içatu balire,
Miñcetu beharco citeian bercela ere.*
Car beaucoup m’ont déjà rapporté,
Que le climat s’est adouci par rapport à celui d’antan,
Si ceux-là avaient été des nôtres cette année,
Ils auraient bien été forçés de parler autrement.

Tout le poème s’articulera de cette manière autour des épreuves, minutieusement datées (16
février ; 3 mars ; 13 mars ; 14 mars ; la « veille de la Saint-Joseph » [18 mars] ; le 19 avril ; la « veille
de Pâques » ; le « jour de Pâques »), qui suivent le couplet introductif. Chacune des dates vient à point
nommé pour indiquer le déroulement ou l’irruption d’un événement important dans l’histoire de la
traversée.

Ainsi, la date de départ sera soulignée parce qu’elle servira désormais de point de repère
temporel par rapport aux dates ultérieures. Au contraire, le port de départ tombe rapidement dans
l’anonymat :

*Noiz Erei bascejuen hamasej otsaillac
Eman içan guintian hiritican belac
illhabete hunee guintian fagoratu
ordainez martchoac choiil cruelqui tratatu.
Quand février en fut à son seizième jour
Nous hissâmes les voiles en sortant de la ville
Ce mois-ci nous fut favorable
En revanche tout le mois de mars nous traita cruellement.*
Dès la fin de la première strophe, le drame est annoncé ez huen ordurtza hileren fiñeraíño / ictatu paussuric guterkat egundaiho [Depuis lors, jusqu'à la fin du mois / Il n'y eut jamais plus de répit pour nous]. Toutes les dates qui sont données par la suite ont un lien avec les diverses phases de la tempête et surtout de ses conséquences directes sur le bateau. Le bateau, élément central, nommé, personnifié, dont l'épreuve commence le 3 mars par une véritable guerre contre une mer « armée de vents » (Itsassoak czан haitse ossoqui armateken), la bataille ne faisant que s'amplifier par la suite avec des éléments devenus cataclysmiques :

Hamalaurean huen haiceta hain ha(i)ndi
Halaber itsassoak hanbat cigarri.
Le quatorze le vent était si fort
La mer de même était à épouvantable.

Suivent des précisions techniques sur les dommages subis : cassure du perroquet (papatxo haustse) ; pertes d'hommes tombés de la hune (gabiatic galtse) ; bateau qui semble devoir être coupé en deux par la mer démontée (Espanitzececo huen nola gure unteia /Etxen erdirante, egun hartan, guecia). A certains moments, les descriptions se font très précises comme lorsqu’il s’agit de réparer le gouvernail :

Hirir palencuz guindian lema truncatu
da sahesetaric palenquiez hartu
Lema bastoiňa Ere fite czan moldatu
da deljentzi bere toghiň sarthu
A l'aide de trois palans nous tronquâmes le gouvernail
Et le fixâmes à l'aide de palanquins placés sur les côtés
Le bâton du gouvernail fut vite réparé
Et diligemment placé au bon endroit.

Après cet incident survient une seconde distanciation à la strophe 9, avec une brusque irruption du je et d’un syntagme verbal au présent, au quatrième vers (aithortzen diat ni sobra naicela flaco [J'avoue que ne m'en sens pas la force], qui renvoie à la performance en train de se dérouler (le chant) et au lien narrateur - écoutant - lecteur :

Bertce egunez deus ez erranagatic
ez quintuan batere hobequi horgatic
gure egun gucejaco penen errateco
aithortzen diat ni sobra naicela flaco.
Même si rien n’est signalé à propos des autres jours
Cela ne signifie pas que nous fussions mieux pour autant
Pour raconter nos peines quotidiennes
J’avoue que ne m’en sens pas la force.

Dorénavant, la datation sera plus floue. Aucune précision temporelle ne sera donnée entre les strophes 9 et 14. Cette deuxième phase marque une progression dans la gravité des dommages subis par le bateau. Le champ lexical de la guerre s’amplifie, l’équipage sur le bateau, le nous, combat comme contre une armée ennemie experte dans l’attaque surprise. Les hommes affairés à combler une
première voie d'eau dont il faut chercher l'origine perdent à ce moment-là la notion du temps. Les détails techniques sont donnés, là également, de manière détaillée :

_Ez cituan Ez choihqui haisce isassoac_
gure hituen Etsai Egun oroz coac_
berice Etsai berri bat čuan hegijn juntau_
trompan bietaco ura betan aguertu

Il ne s'agissait pas seulement du vent et de la mer
Nous avions aussi les ennemis de tous les jours
A eux se joignit un nouvel ennemi
(Une grande fuite d'eau?) surgit brusquement (en trombe?).

Cette partie du récit où l'on nous conte la recherche désespérée de l'origine de la voie d'eau, puis la découverte d'une autre brèche et les tentatives vaines pour la réparer, est certainement celle qui possède le rythme le plus haletant : mouvements ascendants (le capitaine fait monter ses hommes), descendants (les marins plongent -apparemment- dans la soute inondée du bateau), course des hommes de l'avant (proue), à l'arrière (poupe) :

_ordu hortan nituen bertceac ahantci_
consulta eguzterat goiti igan arraci_
ur hura Nondiça hełdu ọthe cen Jaquiteco_
Eta guero cenbait Entsaju egúteco_
A cette heure j'oubliai tout le reste
Je fis monter les gens de l'équipage pour les consulter
Pour savoir d'où pouvait bien venir cette eau
Et pour ensuite procéder à quelques tentatives.

_Haiñiz luçatu gabe baçuan berria_
Brancaren azpitan cesa itherria_
halaber orain haceta aborreco akdean_
Istupac utcia beso bat uhartecan.

Peu après le bruit courut
Que la source se trouvait sous la proue
Et qu'il y avait aussi (?) vers le bâbord
Une brèche sans étoupe (?) de la largeur d'un bras.

_ordu hortan citelan hai deliberatu_
Purriña ematerat jaster Ensañatu_
Brancaren Esparțza nola ur handian baiicen_
Afërrie cituan hartaco putapacen.

C'est là qu'ils décidèrent
De vite essayer de mettre du (?)
Comme la partie de la proue était noyée dans une eau profonde
Leurs plongeons ne servaient à rien.

Nous pouvons chercher une logique dans le récit et supposer que la deuxième voie d'eau ayant été comblée avec succès, le bateau est sauvé. Mais rien n'explique en revanche l'arrêt brutal dans la description de la tempête. Certaines strophes sont-elles manquantes ? Il est indéniable que la strophe suivante arrête le processus, le déroulement de l'histoire de la tempête. L'individu, le je, s'est à nouveau effacé derrière le nous collectif pour se placer dans le présent de l'après tempête, présent joyeux, dialectiquement opposé au passé tragique de la mer démontée qui n'est plus qu'un
souvenir. La strophe a la même structure que les prières de remerciement qui font d’ailleurs partie du topos de la tempête surmontée (cf. Etxeberri de Ciboure):

*Oh ! bada čuc daquiču, Jauna, handia,*
*Ordu berraco gure bihotzen berria,*
*fagoratu guñitučun jauna, gure graciez*
*esquierac mereci dituču bethi ordainez.*

*Oh ! Seigneur tout puissant, vous savez bien,*
*Quelle était la disposition de nos cœurs à ce moment-là,*
*Vous nous aviez aidé, Seigneur, par votre grâce,*
*Vous méritez en retour des remerciements éternels.*

En réalité, les remerciements annoncent la strophe suivante qui clôt la narration en décrivant l’arrivée au port :

*Aphirillac cituen justu hemeretci*
*noiz ere baiquánduen zundez ardietsi*
*bazco egun handian guinduen atheratu*
*biramunetan* Placentz an bannan sartu.

*On était juste le dix-neuvième jour d’avril*
*Quand nous atteignîmes le fond avec la sonde*
*Nous nous tîrâmes de la mauvaise passe la veille de Pâques*
*Le lendemain nous pénétrâmes dans la baie de Plaisance.*

Dans la dernière strophe, on retrouve l’individu - témoin. Les compagnons, sauvis du naufrage et d’une mort qui était annoncée, se sont éloignés et sont retombés dans l’ombre. À l’inverse, le bateau s’anime, acquiert une identité héroïque, focalise toute l’attention. Le couplet final renvoie ainsi directement, de façon circulaire, au titre «Les Peines du Sarrance» :

*Foferta behar diat hemen bai alphatu*
*Cembat unti gacho hura cen tormentatu.*
*Jaquin eçac Carrantza dela haren icena,*
*Jaunsoicoac bethi demola fortuna ona.*

*Oui, je dois mentionner ici l’événement (?)*
*Dire combien ce navire-là fut tourmenté,*
*Sache qu’il se nomme Sarrance*
*Que le Très Haut lui assure à jamais bonne fortune.*

L’épopée du Sarrance est structuré selon les codes habituels de la tempête : gradation dramatique, mouvements, champ lexical guerrier (combat, défaite/victoire), arrivée au port, remerciements... Le récit s’achève significativement le jour de Pâques, ce qui devrait interpeller le récepteur. Le texte ne suit-il pas une structure anabasique basée sur le récit évangélique de la Passion et de la Résurrection du Christ ? Le Sarrance, frère esquif secoué dans la tourmente53, ne tomba-t-il pas dans la nuit pour «ressusciter» lors de son arrivée au port de Plaisance le jour de Pâques ? Il s’agit-là d’une structure présente traditionnellement dans la littérature basée sur la typologie des Evangiles qui

ne pouvaient guère prendre plus de soin qu’ils ne l’ont fait pour synchroniser la Crucifixion avec la fête de la Pâque, de façon à rendre parfaitement clair que la

---

52 Cf. Bereterretchen kanthuva.
53 Cf. la résurgence du topos maritime, déjà évoqué, de l’embarcation fragile opposée à l’immensité de la mer.
Passion, telle qu’ils l’ont vue, était l’antitype du sacrifice de Pâques (Fry 1984 : 241)

Ces derniers éléments font finalement pencher la balance pour le côté fictionnel des « Peines du Sarrance », ce qui n’exclue pas, en dernière analyse, une origine mixte : récit dont la trame repose sur un événement réel, structuré ensuite selon le topos de la tempête, parachevé par la structure typologique chrétienne de la Passion et de la Résurrection du Christ.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGAIGNARATZ, (D’) 1665. Tempestaz aucautch Direanee, Mariñellen oithoita [La prière des Marins lorsqu’ils sont attaqués par la tourmente], in Devoten brevarjoa- Le breváriaire des dévots, Bœc, Bayonne ; nouvelle édition conforme à la première par J. Vinson : 1910, Chalon-sur-Saône.
- Bible de Jérusalem (La), Desclée de Brouwer, Paris, 1975.
- CHARRITTON, P. « Debocino escuarr, miraila or eratoketegia (1635) », in Litterae Vasconicae n°7, Labayru.
• Histoire d'un voyage en la terre du Brésil, 2000. Journées d'étude de Jean de Léry (10 et 11 décembre 1999), Centre Montaigne, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Pessac.
• MATERRE, E. 1623 [1617]. Dotrina Christiana [ La Doctrine Chrétienne]. Bigarren impresionearen debocianoko otoaiz eta oracin batuez bereturik [Deuxième édition augmentée de quelques prières de dévotion et d'oraisons], 2e édition (1er édition perdue), J. Millanges, Bordeaux.
• OIHENART, A. (d') 1638 / 1656 [1992]. Notitia Ultriasque Vasconiae, num Ibéricae, tum Aquitanicae, qua praeter sinum regionis et alia seuit digna. Navarrai Regum, Gasconiae Principium, caeterarumque, inis, insignium vetustae et dignitiae familiarium stemmata ex probatis Authoribus et vetustis monumentis exhibentur. Accedunt Catalogi Pontificum Vasconiae Aquitanicae, haecum editis pleniores. [Noticia de las dos Vasconias, la Ibérica y la Aquitana, en la que se describen, además de la situación de la región y otras cosas dignas de conocerse, la genealogia de los reyes de Navarra, de los principes de
Gascuña, y otras familias ilustres por su antigüedad y dignidad, conforme se hallan en los autores antiguos. Se añaden los catálogos de los Prelados de la Vasconia Aquitana, más completos que los publicados hasta ahora...


- OIHENART, A. (d') 1656 / 2000. Proverbes et poésies basques (1657-1664), édition trilingue (basque, français, espagnol) présentée par J.-B. ORPUSTAN.

Mss :

Pour la trilogie Itsasoco Perillac et Carrantxaco penac :
- mss 97 du Musée basque (Bayonne).

Pour les textes de J. Eguizátegui :
- mss Celtique & Basque 154, 155, 156 de la Bibliothèque nationale de France.